

LA BÊTE HUMAINE DE JEAN RENOIR



RÉSUMÉ

Jacques Lantier, mécanicien sur la locomotive « la Lison » qui effectue le trajet quotidien entre Le Havre et Paris, est sujet à des pulsions meurtrières : alors qu'il rend visite à sa cousine et fiancée, Flore, ses baisers se transforment en une tentative d'étranglement.

Séverine, la femme du sous-chef de la gare du Havre, Roubaud, se rend à Paris chez son protecteur, le riche Mr Grandmorin, afin d'essayer d'obtenir une position pour son mari. Lorsque Roubaud la rejoint à Paris, il comprend que sa femme a été la maîtresse de cet homme : pris de rage, il la frappe et la contraint à se rendre complice du meurtre de Grandmorin, qu'il commet le jour même, le tuant d'un coup de couteau à bord du train Paris – Le Havre.

Jacques Lantier, qui se trouvait à bord du train, comprend que les Roubaud sont coupables, mais décide de se taire pour protéger Séverine. Ils tombent immédiatement amoureux. Cabuche, un pauvre homme qui avait eu par le passé un différend avec Grandmorin, est accusé du meurtre à la place de Roubaud.

Celui-ci, retombé dans le jeu après le meurtre, s'éloigne peu à peu de sa femme, acceptant sa liaison tout en refusant qu'elle le quitte. Séverine suggère alors à Lantier de se débarrasser de son encombrant mari. Cachés derrière un wagon à l'arrêt de la gare du Havre, les deux amants attendent le passage de Roubaud : mais alors que l'occasion se présente, Lantier renonce à le tuer. Séverine, furieuse, le quitte. Quelques semaines plus tard, ils se croisent de nouveau au bal des cheminots, mais Séverine est au bras d'un autre homme. Lantier la dérobe à cette gênante compagnie, et ils se rendent chez elle. Cendant, sous l'emprise d'une de ses crises, le désir du mécanicien se change en pulsion meurtrière, et Lantier tue Séverine.

Hagard, il erre toute la nuit dehors, mais rejoint au petit matin la « Lison » pour son trajet quotidien avec Pecqueux, le chauffeur. Le train part, et Lantier avoue son crime à Pecqueux. Pris d'un accès de désespoir, il assomme Pecqueux et se suicide en se jetant du train en marche.

Quelques instants plus tard, Pecqueux se réveille, et arrête le train : il retrouve Lantier, mort, en contrebas de la voie.

ANALYSE

La Bête Humaine, film adapté du roman d'Émile Zola de 1890, déplace le récit dans la période contemporaine. Le projet de film vient du producteur Raymond Hakim : il proposa le rôle de Jacques Lantier à Jean Gabin, qui demanda à être dirigé par Jean Renoir. C'est ensuite le cinéaste qui choisit Simone Simon pour interpréter Séverine Roubaud, déclarant que « les femmes avec une figure innocente sont les plus dangereuses ».

Le film contient un certain nombre de scènes à bord de la locomotive en marche, la Pacific 231, mise à disposition par la SNCF qui venait tout juste d'être créée. Pour rendre la vision impressionnante du paysage défilant à toute vitesse depuis le train, Claude Renoir, le neveu de Jean Renoir, qui était l'un des opérateurs du film, s'accrocha à un marchepied sur le flanc de la locomotive avec sa caméra. Il faillit d'ailleurs y perdre la vie lorsque le train entra dans un tunnel. Jean Renoir fait en effet le choix d'un maximum de réalisme pour la mise en scène du film : la SCNF lui met à disposition une portion de voies ferrées inutilisée, et grâce à tout un appareillage technique, il parvient à recréer en extérieur et en mouvement l'éclairage propre aux tournages en studio, refusant d'avoir recours aux transparents, tournant toutes les scènes à bord du train dans une Pacific 231 réellement lancée à plus de 100 km/h. Surtout, Renoir pousse ses acteurs à se plonger dans la condition de leur personnage, si bien que Gabin et Carette sont formés par des mécaniciens à conduire la locomotive. Dans le film, c'est donc réellement les deux acteurs qui se trouvent aux commandes.

Le film de Renoir laisse de côté la sombre peinture que fait Zola de la condition sociale des travailleurs du rail, qui possède une dimension documentaire, pour se concentrer presque exclusivement sur l'histoire d'amour, qui, comme le dit Renoir lui-même, est en réalité un triangle amoureux entre Lantier, Séverine, et « la Lison ». On y retrouve aussi le thème cher à Zola, qui anime tout le cycle des *Rougon-Macquart*, de l'hérédité dégénérante, les pulsions meurtrières de Lantier s'expliquant ici par un alcoolisme congénital, qui transforme tout désir physique d'une femme en irrésistible besoin de la tuer. Lantier est donc un personnage marqué par la fatalité, qui s'inscrit dans son hérédité et lui rend l'amour inaccessible. Mais la fatalité est aussi présente chez les autres personnages du récit : chez Roubaud, animé par une passion morbide pour sa femme qui le transforme en criminel sans remords, et chez Séverine, qui, brisée par sa soumission infantine à Grandmorin et son mariage raté, se dit « exilée du bonheur ».

Pour autant, Renoir prend de nombreuses libertés avec le roman de Zola, qu'il n'avait pas lu avant la proposition de Raymond Hakim et dont il écrivit une adaptation en seulement douze jours. Il recentre le récit autour du

personnage de Jacques Lantier, transforme le duel final avec Pecqueux qui aboutit à la mort des deux en un suicide du seul Lantier, créé de toute pièce le bal des cheminots. Comme le résume André Bazin : « Dans l'ensemble, Renoir a simplifié et dramatisé judicieusement le récit à partir des normes du cinéma, et le résultat est meilleur que le roman ».

Le déplacement du roman de Zola dans la période contemporaine du tournage, la fin des années 1930, est l'occasion de porter le propos social sur un autre terrain : en 1938, le Front Populaire a subi un cuisant échec, et les promesses d'égalité sociale semblent oubliées. Dans *La Bête Humaine*, alors que le meurtre est bien commis contre un aristocrate, ce Grandmorin qui a profité de sa position de pouvoir pour exercer une forme de droit de cuissage, les victimes réelles en sont bien les pauvres, cette mort en entraînant une série d'autres au sein de la classe populaire, ainsi que de fausses condamnations (Cabuche incarne la figure du bouc émissaire). Autrement dit, ce sont toujours les plus pauvres qui payent.

Le film est montré à la Mostra de Venise de 1939, une semaine avant la première édition du Festival de Cannes 1939, festival fondé en opposition au premier qui se prenant place dans l'Italie fasciste. Malgré cela, les producteurs français décidèrent de proposer *La Bête Humaine* à la Mostra, qui jouissait alors d'un grand prestige artistique international, et qui assurait aux films d'importants débouchés financiers. Ils firent ainsi preuve d'une certaine frilosité vis à vis du rejeton cannois, proposant les meilleurs films de l'année à Venise : avec *La Bête Humaine*, on trouve comme films français, à la Mostra de 1939, *Le Quai des Brumes*, de Marcel Carné, et *La Fin du jour*, de Julien Duvivier.

EXTRAITS DE PRESSE

« Voici le plus beau film que j'ai vu depuis dix ans ! Rarement on a connu spectacle cinématographique aussi net, aussi sûr, aussi complet. Jean Renoir a extrait de l'œuvre de Zola un scénario extrêmement émouvant, puis un film qui nous écrase par tout ce qu'il comporte de perfection. Une perfection qui n'est pas de la virtuosité mais l'épanouissement de la personnalité puissante et éclairée d'un grand bonhomme : Jean Renoir. Œuvre complète parce qu'elle marque le triomphe de tout ce que le cinéma représentante, tant au point de vue technique et photographique, qu'au point de vue des acteurs, dialogues et situations dramatiques. Rien n'est négligé, aucun sentiment bas n'est exalté. (...) Jamais nous n'avons été aussi prodigieusement saisi. Pas un angle qui ne nous émeuve ; nous partageons la vie rude des hommes des chemins de fer, leur vie effrayante.

Je ne trouve pas de mots pour vous dire mon enthousiasme. Allez voir *La Bête Humaine*, et vous comprendrez... Admirable Gabin, jamais vous n'avez été aussi viril, aussi partagé entre les passions. Étonnante Simone Simon, que vous voilà loin de vos petites âneries hollywoodiennes, vous avez su être une grande tragédienne ! (...) Quel film ! Quel film ! ».

Maurice Bessy, *Cinéma*, n°532, 28 décembre 1938

« Un film de Jean Renoir nous laisse toujours plein d'espoir, slogan vrai, puisque Renoir compte, à juste titre, parmi les cinq grands metteurs en scène français. Mais, contrairement aux champions et aux héros à qui l'on fait dire : « Je ferai mieux la prochaine fois », nous sommes toujours tentés de penser à son propos : « Il a fait mieux la dernière fois ». Mais, cette fois-ci, c'est inexact, car la dernière fois, c'était *La Marseillaise*. Alors, il faut nous reporter à l'avant-dernière fois pour garder notre confiance à l'homme de *La Grande Illusion*. Gardons, Gardons !

Qu'importe que vous ayez lu ou pas lu le livre de Zola, qu'importe que vous vous en souveniez ou non, qu'importe qu'on ait suivi de près le bouquin ou qu'on s'en soit éloigné ! Seul compte le travail du metteur en scène et de l'adaptateur. Le film est bien bâti, tourné avec soin et impeccablement réalisé pour que son réalisme en rehausse la réalité. Renoir appelle un couteau un couteau et Roubaud un salaud ! Quand une femme est battue par son mari, il étale la raclée sous les yeux des spectateurs, et c'est tout juste s'il ne montre pas le visage tuméfié de Simone Simon sous le talon vengeur de Ledoux.

« Réalisme » me dira-t-on. Ce réalisme par l'image est affreusement pénible et me réconcilie avec la méthode qui consiste à fermer l'œil de la caméra ou à le détourner aux épisodes que nous ne devons pas voir. (...) »

Serge Veber, *Pour Vous*, n°528, 28 décembre 1938

« Les opinions des spectateurs et des critiques sont très partagées en ce qui concerne le film de Jean Renoir, d'après *La Bête Humaine* de Zola. Un film discuté passionnément est presque toujours un succès, et cela me met plus à l'aise pour écrire franchement ce que je pense, certain d'avance que cela ne nuira pas à la réussite de l'ouvrage. (...) Et bien ! moi, je ne marche pas ! Je considère *La Bête Humaine* comme un film parfaitement subversif et d'autant plus dangereux qu'il est très bien mis en scène et magnifiquement joué par certains. N'oublions pas que nous sommes au cinéma et que des images et des paroles laissent une empreinte autrement grave que les phrases d'un roman. (...) »

Le film est bien plus tendancieux. Et les héros nous sont présentés comme des malheureuses victimes de cette chienne de vie. De grâce, messieurs les metteurs en scène et producteurs, quand vous portez le vice à l'écran, ne le protégez pas ! Si ce n'est pour le fustiger, bravo ! Mais quand le spectateur sort du cinéma, croyez-vous qu'il soit dégoûté par Lantier ? Pas du tout ! Il le plaint ! Il plaint Gabin le sympathique, le merveilleux Jean Gabin qui, grâce à son talent, rend le personnage qu'il joue plus que pitoyable : attendrissant, émouvant. S'il y avait une sortie des artistes, les belles admiratrices de cet excellent acteur se rueraient vers lui et, du même ton qu'elles diraient : « Chantez-nous encore quelque chose », lui demanderaient : « Oh ! monsieur, tuez-nous donc encore quelqu'un ! ».

Et cette petite garce de Séverine, pensez-vous qu'on la blâme ? Non point ! On entend dire de Simone Simon qu'elle est charmante, exquise, joliment perverse, en un mot, adorable ! Halte là ! Laissons les acteurs à part et disons nous simplement que Jacques Lantier est un taré et Séverine une

sale petite coquine ».

Serge Veber, *Pour Vous*, n°533, 1^{er} février 1939

GÉNÉRIQUE

Réalisation : Jean Renoir

Scénario : Jean Renoir

Dialogues : Jean Renoir, Denis Leblond-Zola

Assistant à la réalisation : Claude Renoir aîné, Suzanne de Troeye

Adaptation : d'après le roman d'Émile Zola

Production : Robert et Raymond Hakim

Directeur de production : Roland Tual

Société de production : Paris Film Production

Décors : Eugène Lourié

Costumes : Laure Lourié

Musique : Joseph Kosma

Photographie : Curt Courant

Cadrage : Claude Renoir Jr, assisté de Maurice Pecqueux, Guy

Ferrier, Jacques Natteau, Alain Renoir

Montage : Marguerite Houlet Renoir

Ingénieur du son : Robert Teissere

Photographe de plateau : Sam Lévin

Distribution :

Jacques Lantier : Jean Gabin

Mme Roubaud : Simone Simon

M. Roubaud : Fernand Ledoux

Pecqueux, le chauffeur : Julien Carette

Flore : Blanchette Brunoy

Gérard Landry : le fils Dauvergne

Jacques Berlioz : Grandmorin

Cabuche : Jean Renoir

Durée : 100 minutes

Date de sortie en France : 23 décembre 1938